

Extrait de « Opisthographie » (Maïa, 2020) :

« — L'humain, de manière plus générale, la « matière active », c'est-à-dire douée d'une capacité propre à se mouvoir, ne peut être analysée que dans le cadre de la physique statistique ou de la pure étude phénoménologique statistique. Charles avait pris un air concentré. En effet, elle ne connaît pas d'état stable, ni de symétrie par renversement du temps, ni de ce que les Physiciens appellent « poids de Boltzmann ». Elle est très « hors équilibre ». La phénoménologie des ensembles humains est très riche, pourtant on peut essayer d'y appliquer des modèles assez simples. Ce qui importe, est de savoir si on a des déplacements cohérents sur des échelles très supérieures à la taille de chaque individu.

— On conçoit, si je ne m'abuse, que l'on doive prendre en compte un mouvement moyen et y ajouter un écart, du « bruit » ? dit Florice.

— Exactement. Mais si le bruit est trop grand, il n'y a pas d'alignement moyen. La même chose se passant si la densité est trop faible...

— Toutes ces observations conduisent finalement à considérer que l'individu est en permanence soumis au frottement des autres, ce bruit conditionnant ses mouvements... Amusant. Là-dessus, le bruit généré par Internet ajoute un nouveau frottement, brouillage, initialement virtuel, support d'information, mais parfois matériel, en déclenchant des regroupements de gens, ou en perturbant le milieu. Inquiétant, dit Alice.

— Oui. Humainement inquiétant, heurtant la conception de l'humain intelligent.

Florice reprit :

— Il est étonnant de constater que ces considérations peuvent s'appliquer à l'activité intellectuelle humaine : les frottements entre intellectuels induisent des mouvements d'alignement, on le constate tous les jours, ne serait-ce qu'avec les effets de mode ou de « mâle dominant », lorsqu'on a un grand leader dans un domaine se déclenche un phénomène d'arrogance, de sur-confiance, s'apparentant à un phénomène religieux. Que l'on pense à Jean-Paul Sartre en son temps, à Edward Witten, propagateur de la « théorie des cordes » en physique, à bien d'autres. Une mode est une chose, quand elle tend à devenir religion, on sort de la rationalité pour entrer dans la violence culturelle. On le voit avec certains mots employés, passant du fait individuel à une vision structurelle.

— On n'est pas libre parce que l'on n'est pas seul ! Et c'est un phénomène de physique statistique ! s'exclama Alice.

— Effectivement, dit Charles, mais c'est la nature même de l'homme : il est social, on ne peut vivre comme Diogène, refusant les conventions, les normes sociales ; mais l'homme, le vrai, non atome d'une foule, doit aller vers la culture, la connaissance, la philosophie, jusqu'à se rendre plus autonome, ne se laissant pas balloter par le frottement du milieu. Ce qui ne veut dire refuser les autres. On peut accepter les normes sociales, qui sont nécessité de vie en commun, sans pour autant se laisser conduire par le « bruit » des autres. D'où l'accent que je mets sur la « Bildung », sur la culture des humanités classiques, jointe à la connaissance scientifique, je « pense » et « je comprends ce que j'observe », en quelque sorte. N'oublions pas que les grands édiles de la République, jusqu'à il y a peu, étaient des gens de culture classique, pas des techniciens de l'économie, du droit, de l'Administration. »

Les « humanités », la plongée dans les philosophes et littérateurs classiques peut-elle servir de support à la construction du monde futur ? Est-elle source de « liberté », de mise « entre » l'utilitarisme de nos sociétés et la recherche d'une vérité d'expérience celée dans les écrits anciens, Aristote, Démocrite, Cicéron ?

— Ainsi que l'aurait dit Jean-Pierre Vernant, la Grèce est notre arrière-pays, il ne faut jamais hésiter à y retourner pour retrouver nos sources intellectuelles, nos critères de jugement. Les anciens avaient un regard clair sur le monde, notre science actuelle doit conserver ce regard.

On part vers la Grèce avec des questions, des incertitudes, on en revient, non avec des réponses, mais avec la manière d'aborder la recherche de réponses.

— Je vous suis, Florice, mais l'analogie que l'on peut faire entre ce lointain passé et aujourd'hui ne clarifie pas grand-chose en matière politique, par exemple. Doit-on se contenter des philosophes grecs ou romains pour essayer de comprendre en ce domaine ? Souveraineté du peuple ou souveraineté de la Loi ? Toutes les questions que nous nous posons à ce jour dans nos sociétés, sur la démocratie représentative, le suffrage universel, ils se les sont posées comme on se les pose maintenant avec de plus en plus d'acuité : la société civile, molle ou non, les multiples organisations non-officielles, les mouvements de masse non-organisés mais statistiquement analysables entre autre par leur extension, je pense à Internet, bouleversent le paysage, déstructurent l'idée de démocratie représentative où une élite technique et politique dirige, appuyée sur l'apathie de tous.

Je suis persuadée que ce que nous voyons aujourd'hui, le désordre croissant et le rejet de la représentation, recèle le danger de voir demain le pouvoir politique piloter grâce aux outils statistiques, lesdits outils générés par l'étude poussée de la « matière active » humaine, permettant de prédire, donc d'ébaucher un contrôle, renforcé par Internet et l'utilisation des grandes bases de données.

— Passer du marketing au contrôle politique et social ? Un peu comme en économie financière ?

— Sans doute, et la disparition des humanités dans l'enseignement, dans la Bildung des citoyens, ne peut que faciliter cela. Les gens se croient libres, y compris les plus extrêmes, en réalité ils sont agis, car leurs outils de réflexion sont trop limités, soumis aux modes, leur personnalité ne se construit plus, elle est construite... La facilité intellectuelle engendre la faiblesse, le refus du dialogue sérieux et calme, fondement de tout. Le peuple est devenu foule.

— Alors, se retirer sur quelque Aventin, ainsi que la plèbe romaine ?

— Tout au moins rester sur un pic intellectuel, rester en recul, insuffler des idées, auprès de personnes, cultiver mon Ausbildung par l'acquisition de connaissances de tous ordres.

— De plus il y a de telles différences entre les systèmes politiques inspirés par la démocratie athénienne. Oswyn Murray, historien au Balliol College d'Oxford, qualifie la démocratie à la française de « eucharistie » et celle à l'américaine de « à mi-chemin entre un congrès de la Mafia et les principe de justice et de liberté individuelle » (« La cité grecque d'Homère à Alexandre, ed. La Découverte, P.15) !

— Le mot est tellement galvaudé... La démocratie n'était pas cela pour les Grecs, en tous cas pas la loi de la rue, telle que nous le voyons de plus en plus aujourd'hui... Je crois bien que la souveraineté de la Loi est essentielle, ce qui implique une république en son sens premier, mais avec des dirigeants formés à la culture classique, sans œillères, avec de la froideur et du recul, conditions pour que la res publica soit correctement assumée. Pas le « n'importe quoi » trop fréquent de nos jours, qui aboutit toujours à une excessive personnalisation du pouvoir entre les mains du plus intelligent, mais isolé.

— Vous me parliez de matière active, je vois ce que vous voulez dire, mais qu'en tirer pour les sociétés humaines ?

— Beaucoup de choses, Andrea m'en a parlé, Charles aussi, qui a entendu Julien Tailleur, un Physicien spécialiste de la question, au Collège de France. Dans une foule physique à l'air libre, on voit bien, quand il s'agit de mouvements virtuels, intellectuels, c'est assurément plus complexe : il faut comprendre le cadre générique, le pourquoi des mouvements collectifs, étudier chaque système en détail. Il y a autopropulsion intellectuelle et alignement avec de petits écarts. On part d'un désordre initial, puis à un ensemble inhomogène avec des regroupements par baisse du « bruit », pour arriver progressivement à un alignement avec croissance de la densité des adhérents à l'opinion considérée.

— Un peu comme pour le ferromagnétisme, le modèle de Glauber de « marche aléatoire dans un paysage énergétique non-trivial »?

— Oui, désordre bruité, baisse du bruit, création de groupes ordonnés, de plus en plus denses, pour aboutir à un ensemble ordonné, aligné. On le voit tous les jours, avec les effets de mode, les réseaux sociaux jouant rarement dans le sens de la baisse du « bruit ». Il y a une analogie entre ce mouvement intellectuel, politique ou autre, collectif, et la transition liquide-gaz...

— Cela m'évoque la folie des Physiciens avec la théorie des cordes, que j'ai lue dans de nombreux articles, ou pendant des années, seuls les théoriciens des cordes avaient droit de cité en physique, un mouvement de mode s'apparentant à la religion, avec Edward Witten en grand-prêtre, tout cela pour s'achever en « flop », l'expérience, la damnée expérience, montrant l'inexistence de la « supersymétrie » !

— La force du bruit... Mais si je te suis, le devenir collectif, au moins dans l'ordre intellectuel, est conditionné par les interactions, les chocs, entre particules actives, humaines en l'occurrence...

— CQFD ! Les analyses menées depuis cinquante ans montrent que les faits économiques et surtout sociaux, présentent des caractéristiques proches de ceux observés sur des assemblées de particules autopropulsées hors équilibre. Il y a des transitions rapides d'un état collectif à un autre, un nouvel état, à conditions initiales identiques, est résilient, des équilibres finaux différents peuvent être constatés. Cela est le résultat du fait qu'à la différence des ensembles de particules autopropulsées, les ensembles humains sont hétérogènes : chacun a sa propre volonté, mais la contagion des autres est considérable, mes choix sont les miens, mais sous l'influence de mon environnement humain, et les réseaux sociaux accroissent de plus en plus ce phénomène d'influence, qui va se traduire par des alignements, intellectuels entre autres. Nous ne sommes pas libres parce que nous communiquons et acceptons l'influence, nous sommes des animaux sociaux empathiques, et inconsciemment parfois, recherchons l'adhésion, la cohésion, au sein d'un groupe.

— Intéressant, un peu inquiétant, mais rationnel, dit Carlo, concentré. Cela pousse à rester en arrière par rapport au monde... Mais les modèles utilisés sont-ils universels, ne dépendent-ils pas de l'échelle ?

Diverses questions sont évoquées, être « dans » le monde peut-il être accompagné d'une position de « retrait », peut-on « être-là » (Dasein), sans être totalement là ?

Extrait de « Boulevard Exelmans » (Maïa, 2020) :

La fenêtre découvrait un rideau de pluie de Printemps, ruissellement de tristesse pour les cœurs abimés, de joie pour la nature verdoyante.

— La tentation de l'ombre... Que veux—tu dire, dit—elle, le regardant de face.

Il sourit/

— De plus en plus léger, de plus en plus détaché, de plus en plus éloigné de la lumière, proche du monde des esprits, des fantômes du souvenir... je me plonge parfois dans l'Histoire, celle des Grecs, la guerre du Péloponnèse, Thucydide, le Moyen—âge de Froissart... Bref les temps anciens, où l'homme devait assumer une fonction, être un Homme en quelque sorte. Ces temps ont vécu, mais l'esprit reste, les Esprits demeurent, autour de nous, dans les lieux où ils ont vécu, j'en suis persuadé. Il y a un mois, j'ai parcouru le champ de bataille d'Azincourt, tu iras peut—être, où flotte encore, dans ces lieux inchangés, l'esprit des combattants morts, non pas anonymes, car beaucoup de noms sont connus, chevaliers porteurs d'armoiries, porteurs de marque d'Histoire.

— Mais... l'avenir ? tout ce qui vient...

— Je sais, l'avenir...L'avenir qui nous tire, le passé qui nous donne des probabilités bayésiennes... Mais l'attrait des ombres a un fort effet sur moi, il tente de m'emprisonner... Mais... Pas encore. Bernard sourit avec tristesse, mais ses yeux conservaient l'étincelle de l'espoir.

— En quoi donc crois—tu, Bernard, si l'avenir ne t'attire pas ?

— Je crois à la valeur des Mythes, mais aussi aux esprits, ce qui est peut—être lié... Et puis, dans les mythes, certains me plaisent plus que d'autres : le Soleil, le Héros ; même si je suis attiré par l'ombre et crois que la « réalité » n'existe que par rapport à nos perceptions, je crois en la créativité des individus, quasi sans limites... Pour cela, j'aime les philosophes grecs, dont les présocratiques, Pythagore, Héraclite, Parménide, Démocrite, aussi par Kant, celui de la « Critique de la raison pure »... Cela fait un beau fatras, auquel j'ajoute la physique quantique, mais aussi les hermétistes et alchimistes d'autrefois... Je suis aussi attiré par les couleurs, celles des armoiries, entre autres.

— Voilà un « dit narratif » ! dit—elle en riant, passant sa main dans sa longue chevelure blonde. Il retrouvait Anne L dans sa fille, moins une réserve qui faisait cependant son charme.

— Tu me fais beaucoup parler, Valériane, je révèle des choses

— Tu vas les narrer dans ton manuscrit ?

— Sans doute, mais je n'aime pas étaler mes sentiments. La maîtrise de soi est pour moi une politesse et un devoir, et, ce mot de *devoir* est un guide de mon existence. Il ricana un peu, plus de moquerie de lui—même que de désillusion.

— J'ai du mal à comprendre ton attrait à la fois pour les mathématiques, la physique, la science, et les « esprits » : d'un côté la rationalité pure, de l'autre le non—rationnel et l'intuition... Le monde autour de nous doit être guidé par des gens rationnels, au moins ce monde que nous voyons

— Sans nul doute, pourtant ce n'est le cas, as—tu lu « le retour des esprits animaux » du prix Nobel d'économie Akerloff ? Il montre que les forces psychologiques mènent la finance et l'économie, non la rationalité, la confiance, l'équité ou même la corruption... La Raison et sa dérivée, la rationalité, est rare, d'autant plus que, dans les entreprises on progresse dans la hiérarchie au milieu des rivalités, des jalousies, qui nuisent au détachement que devraient avoir les esprits supérieurs. Les petitesesses, les mesquineries, sont des handicaps à la recherche de la valeur ajoutée ! Humain, trop humain, aurait dit Nietzsche.

Elle sourit à cette diatribe.

— Bien sûr, la raison ne suffit pas, il faut aussi l'intelligence et le sens de l'éthique et, dirais—je même, de la « beauté ».

La radio diffusait en sourdine un « Notturmo » en mi bémol majeur de Schubert, à tirer des larmes, ce qui ne manquait d'arriver à Bernard. Il se passa la main sur les yeux, ce qui n'échappa à Valériane.

— C'est, dit-elle, plein de nostalgie, de souvenirs, mais aussi d'espérance.

Elle regardait le salon de l'appartement de Bernard avec attention, son goût des meubles anciens satisfait par le guéridon Jacob—Desmalter, par les deux jolies chaises au dossier orné d'une lyre, du même artiste du XVIIIème.

— Vous aimez le style XVIIIème, Bernard ?

— Beaucoup, mais je n'apprécie pas tout. Les chaises, ce petit meuble de bureau orné de dorures, typique, copie d'un meuble de Riesener...

— Très « Trianon » ...

— Ah ! Trianon, le petit Trianon, le Hameau de la Reine, c'est ce que cette époque a fait de plus beau, de plus fin, Gabriel a porté l'architecture à son niveau de raffinement le plus élevé, élégance, harmonie, tout y est. Dommage que le « Trianon de Porcelaine » ait été détruit suite à la disgrâce de Madame de Montespan, et remplacé par le « Grand Trianon » de 1688, élevé pour Madame de Maintenon.

Valériane sourit. Elle appréciait le raffinement de manières de Bernard, sa permanente politesse ; ainsi qu'elle l'avait entendu dire, « la politesse est l'art de la bonne distance entre les êtres », définition qu'elle avait trouvée fort juste, d'autant que, visiblement, il eût dû s'appliquer à tous, petits ou grands, ce qui eût dû le faire apprécier, comme aurait dit son marin de Grand—Père, « du carré des officiers au poste d'équipage », les Anglais auraient dit « from the upper to the lower desk ».

Rationalité mais forces psychologique irrationnelles sont présentes en permanence dans nos sociétés, peut-on prendre du recul sans renoncer à l'action ? Se laisser guides par la seule esthétique ne pousse-t'il à se détacher de la société ?

Extrait de « La Prairie de l'Asphodèle » (Maïa 2021) :

Le théâtre a ceci,

qui l'enthousiasmait, d'exceptionnel qu'il oblige à maîtriser son souffle et sa diction, à contrôler sa gestuelle, à intégrer totalement un personnage. Lorsque ce personnage et la situation décrite dans la pièce vous confrontent à vos propres fantasmes ou à des situations que vous avez connues, alors vous ressentez la pleine puissance du texte, vous le vivez de l'intérieur et vous le sortez de vous, du plus profond de votre être. L'« Antigone » de Sophocle, le « Twelfth Night » de Shakespeare, sont souvent dans ce cas, « réalisation du sujet par une parole qui vient d'ailleurs et qui le traverse » disait J. Lacan, le théâtre peut être cela, sans doute aussi la musique, les sons remplaçant les mots.

Mais ceux-ci restaient son grand amour : leur vibration, cette obscure onde qui résonne en l'esprit, au plus secret, éveille une crainte ou une joie cachée, combien de fois la ressent-on ? Combien de fois nous pousse-t-elle à l'action, avant même que notre raison nous conduise ? Mais aussi, sans mots, par un sentiment profond, combien de fois avons-nous senti quelque chose de différent, de plus grand que nous, autre ? L'homme est tout petit, mais son cerveau immense n'a pas toujours besoin de mots. Combien de mots creux, de mots « à la mode », utilisés pour nous faire adhérer à une idée vague, mais surtout apportant considération, et peut être argent, au manipulateur ? Car le mot est aussi une arme, un outil astucieux, capable de tromper en éveillant des échos pouvant nous mener dans la voie du mensonge, du faux, nous « enlabyrinther » avec systématisme et douceur. La parole « vraie » est assez rare, l'entendre se mérite, demande de la réflexion et de l'humilité. Mais les mots ont tellement de sens, méritent-ils quelque fiance ? Sans nul doute si notre esprit est capable de remonter à leur étymologie, aux éléments qui constituent leur sens premier... Pour comprendre les mots, encore faut-il se comprendre soi-même, se comprendre à défaut de se connaître vraiment.

Laura appréciait être admirée, pour son physique et son élégance, bien sûr, mais surtout pour son esprit, ses capacités qu'elle savait hors du commun, pour cela, des gens de l'âge de Charles lui apportaient une qualité d'échanges qu'elle trouvait rarement chez les personnes de sa génération, pour qui l'aspect physique restait souvent prédominant. Or, cet aspect, et la dépendance qu'il engendrait fréquemment, entamait sa liberté, son indispensable indépendance, qui était fond de sa personnalité, que Charles respectait et aimait avec l'enthousiasme et la bienséance qui convenaient. Elle savait qu'elle le perdrait un jour, qu'elle espérait des plus lointains, car il lui procurait un rare appui, une épaule secourable, une oreille attentive, qu'elle ne trouvait que peu ailleurs, chez les empêtrés d'égoïsme et de calcul, qui étaient son fréquent lot. Cette disparition la bouleverserait sans doute, marquerait peut-être une étape de sa vie.

La Mort a toujours eu quelque chose de comique, ne surprenant que les hommes. Ils étaient cent, ils ne sont plus que dix, surprise, plaisanterie des dieux qui font que celui qui était là, soudain, n'y est plus...

Dans ses rapports aux objets, Charles rencontrait le même type de surprise : je tends la main, je prends l'objet, soudain, mû par une intervention que d'aucuns attribuent au hasard, il m'échappe, bien qu'en métal, il éclate (encore hasard ?), répand son contenu au sol, sans autre drame que l'obligation de ramasser, de nettoyer, alors que, quelque part dans l'invisible, quelqu'un ricane, songeant « excellent » ! Cela lui arrivait parfois, sans jamais que cela tourne au drame, seulement à l'ennui maximum ; c'est la clef qui tombe, non dans la bouche d'égout (drame), mais dans la flaque de boue ou la déjection d'un chien. Sa défunte épouse, ses amis, Laura, à l'esquisse du geste, criaient « Charles, ne touche à rien ! », sentant venir quelque catastrophe. Il en riait, seul, car, par ailleurs, il pouvait être très précis dans un mouvement voulu et spontanément calculé. Bizarreries du monde, humour de l'inapparent. Lorsqu'il était chez lui, seul la plupart du temps, il faisait attention aux gestes du quotidien : il n'avait plus

personne pour le « contrôler », même si il lui arrivait de parler à voix haute à celle qui était partie, comme si elle était présente. La Mort n'est pas une compagnie, si elle a de l'humour elle n'a pas de conversation, aussi, hors ses lectures et ses travaux d'écriture, occupait-il son esprit en rêvant à Laura, à Elise, à ses quelques amis, mais Laura occupait souvent le plus clair de ses pensées solitaires.

Importance des mots, de la rhétorique, mais aussi aspects « humoristiques » de la Mort... Autant de sujets d'actualité. A l'heure de la déliquescence de l'écrit, de la parole, peut-on encore rechercher la sophistication de l'expression ? Quant à la Mort, que beaucoup n'osent évoquer, alors qu'elle est très présente, peut-on en parler sereinement en se détachant de ses aspects « sociaux » ?